
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 22/2 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.2.59414

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

déchristianisation progressive de la société. On ne sait trop ce qu'il en serait advenu si la vie et la mort avaient continué leur cours accoutumé. Mais vint la Révolution qui devait, là aussi, changer la face des choses. Les élites républicaines sont également obsédées par un désir d'immortalité. Immortalité toute laïque, dans laquelle l'Être suprême n'intervient guère. Le culte des morts républicains, plus encore de ceux qui sont morts pour la République se veut résolument pédagogique. L'institution du Panthéon est un symbole qui vaut pour bien d'autres manifestations. Il s'inscrit dans un vaste mouvement d'idéalisation du martyr, très consciemment orchestré par le pouvoir. Le sang du héros, dit le discours du temps, doit être le ciment de l'édifice républicain; le héros mort est le meilleur des remparts pour la patrie en danger.

L'étude menée avec brio par Martin Papenheim se place au carrefour de disciplines rendues ici convergentes. Il est fait appel, comme le titre l'indique, à la sémantique pour l'analyse des discours, mais l'approche générale relève davantage de l'anthropologie et s'appuie pour ce faire sur des analyses de type sociologique et pour finir idéologique. Une traduction en français serait tout à fait souhaitable.

Henri DURANTON, Saint-Etienne

Roland KANZ, *Dichter und Denker im Porträt. Spurengänge zur deutschen Porträtkultur des 18. Jahrhunderts*, München (Deutscher Kunstverlag) 1993, 277 S. (Kunstwissenschaftliche Studien, 59).

Comme il ressort déjà de la bibliographie, R. Kanz aborde un sujet plus complexe qu'il ne paraît à première vue, car il touche non seulement à l'histoire de l'esthétique et à celle des différentes branches de l'art, mais aussi à l'anthropologie, à la sociologie et à l'histoire de la littérature et de la civilisation allemandes. Certes, l'accent est mis sur les manifestations du genre en Allemagne, mais comme à l'époque la discussion et les modèles étaient européens, son optique l'est aussi. Néanmoins la bibliographie alphabétique des sources et de la critique, très riche, trop sans doute, mentionne bien des ouvrages auxquels l'auteur ne renvoie pas au cours de l'ouvrage. Naturellement il eût été impossible de faire le bilan de toutes les recherches mentionnées, mais n'eût-il pas été bon de faire au moins celui de l'histoire du portrait? Cela aurait permis de mieux situer encore l'histoire du portrait des poètes et des penseurs par rapport à la masse des portraits que présente le XVIII^e siècle, car, conséquence de l'importance accordée alors à l'anthropologie, le genre était à la mode. En guise de bilan, R. Kanz rappelle la réhabilitation de la peinture allemande du baroque et du rococo grâce aux expositions de 1914, de 1936, à l'occasion des Jeux olympiques, et surtout de 1949, qui chaque fois avaient voulu en même temps réhabiliter un passé méconnu pour revaloriser le présent.

Dans la préface, l'auteur avance la thèse que l'image mythique de l'Allemagne »pays des poètes et des penseurs«, élaborée par Mme de Staël et qui pendant une partie du XIX^e siècle a effectivement, mais plutôt abusivement, servi de modèle d'identification aux Allemands et de référence stéréotypée à l'Europe, avait été préparée par la vogue que connut le portrait des poètes et des savants au XVIII^e siècle, mais ce ne fut que la partie visible de l'iceberg. Il faudrait également tenir compte notamment de l'augmentation croissante des publications, de l'échange d'idées favorisé par les revues et des représentations théâtrales. L'intéressante introduction annonce entre autres les cinq parties de l'ouvrage, à savoir le problème du profil social du groupe représenté, les éléments et le rôle de la tradition, les théories européennes concernant le portrait, les interférences entre celui-ci et la culture littéraire du moment et enfin l'idéalisation et le culte des poètes.

Dans le premier chapitre R. Kanz étudie la transformation de la république des lettres, mais il ne tient pas assez compte de l'évolution de la conception du poète; il mentionne certes Klopstock, mais non le rôle que celui-ci a joué, faisant de la poésie un sacerdoce et du poète un

envoyé de Dieu, qui comme tel était l'égal des grands. Il est vrai que cela n'a pas eu de répercussion directe sur le genre qui fait l'objet de ce livre, mais bien sur la considération sociale du poète et sur son image; aux yeux de bien des peintres, à la fin du XVIII^e siècle l'aède homérique ou ossianique en représentait le type idéal. L'idéalisation des poètes classiques, si bien expliquée au dernier chapitre, repose elle aussi sur cet ennoblissement, favorisé par l'attitude et l'action de Klopstock.

Puis R. Kanz évoque différents aspects de la tradition du genre, mais, ce faisant, il met trop l'accent sur celle du «Savant dans sa cellule», liée à l'iconographie de Saint Jérôme. Si manifestement on la retrouve dans la gravure de l'alchimiste de Rembrandt, associé au «Faust» de Goethe, auquel l'auteur consacre un intéressant excursus, et si l'on peut encore en retrouver de faibles reflets dans le tableau du médecin, attribué à Corrège, également commenté ici, à mon avis c'est moins la cellule, symbole d'une vie recluse qui importe dans ce tableau et dans les représentations ultérieures que le livre ou la bibliothèque visible en arrière-plan, comme dans la gravure d'après van Dyck représentant J. Lipsius ou dans les portraits de Winckelmann par Angelika Kauffmann et A. von Maron. A en juger par les tableaux et les gravures reproduits p. ex. par G. von Wilpert dans «Deutsche Literatur in Bildern» (1965) et par les reproductions présentées par R. Kanz à la fin de son ouvrage, ce motif n'a plus beaucoup d'importance, ni pour le baroque ni pour l'Aufklärung.

Certes, l'évolution du portrait auquel est consacré la présente étude est tributaire de l'évolution des lettres et de l'émancipation progressive de la bourgeoisie, mais R. Kanz privilégie trop les poètes et les savants, sous prétexte qu'il voit en eux des modèles d'identification nationale. Or, au XVIII^e siècle, ce n'était le cas que pour de très rares personnalités comme Leibniz et Klopstock, mais non pour Gottsched, Lessing, Goethe et encore moins pour Schiller; même pour les classiques de Weimar ce ne sera vrai qu'au milieu du XIX^e siècle. A côté du culte de Klopstock et de Lavater, cher à quelques cercles restreints d'admirateurs, à l'époque de l'Aufklärung bien des grands auteurs se plaignaient justement du décalage entre l'idée qu'ils se faisaient de leur fonction et la considération sociale que les grands et l'opinion publique leur accordaient. Ce n'est qu'à la fin du siècle, dans les salons de Berlin, mais non dans ceux de Vienne, que la *Bildung* et les lettres sont devenues un facteur d'intégration sociale au même titre que la naissance, la fonction et l'argent. Avant cette mutation, ce n'est donc pas seulement le portrait des hommes de lettres, mais celui du bourgeois en général qui prit alors la relève du portrait aristocratique; le premier n'était au fond qu'un épiphénomène de l'émancipation d'une bourgeoisie qui, en relation avec l'accroissement de ses moyens financiers, cherchait à se hisser au niveau de l'aristocratie en lui empruntant ses symboles sociaux transmissibles, en premier lieu vestimentaires, ce que R. Kanz montre d'ailleurs surtout grâce au portrait que Mengs fit de B. Raabe, marchand de Leipzig. Mais pendant que le noble avec sa galerie d'ancêtres voulait montrer qu'il se considérait comme le digne descendant d'une longue lignée, le bourgeois, avec son portrait isolé, pouvait tout au plus manifester sa prétention à la considération sociale et suggérer par le genre choisi sa surface financière. Avec raison Kanz fait remarquer que le bourgeois voulait en même temps s'assurer ainsi de son identité et de son individualité. Notamment dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le portrait des poètes et des savants n'est souvent qu'une variante du portrait du bourgeois, quand il ne se confond pas avec lui dès que le peintre renonce aux symboles caractéristiques du métier d'homme de lettres.

Dans le 2^e chapitre R. Kanz rappelle les différents privilèges attachés au statut des titulaires d'un doctorat et qui les assimilaient à la noblesse; dans une certaine mesure ils furent étendus aussi au *poeta doctus* et aux rares poètes couronnés, une tradition qui, comme le rappelle «l'Encyclopédie» dans l'article «portrait», survécut plus longtemps dans l'Empire qu'en France. A l'époque baroque le peintre pouvait donc emprunter pour le portrait du poète les signes de représentation propres à l'aristocratie, notamment les marques vestimentaires; en cela il ne faisait qu'élargir un peu le nombre des ayants droit. Il y ajoutait volontiers comme

signe distinctif les lauriers qui entourent le médaillon et l'inscription, latine de préférence. Ceci le dispensait au besoin de suggérer en outre l'état du modèle grâce à la plume et surtout aux livres, symboles que le poète a en commun avec le savant et qui, aujourd'hui encore, servent bien des fois d'arrière-plan pour les photographies ostensibles non seulement d'écrivains, mais également d'hommes politiques soucieux de faire montre de culture. R. Kanz rappelle qu'après 1648 les privilèges des docteurs furent rognés par les différentes législations régionales. Dès lors les signes distinctifs de l'état ou du métier devinrent d'autant plus nécessaires que, comme le souligne avec raison R. Kanz, l'individu existait seulement en tant que membre d'un groupe, d'une corporation et d'une classe sociale; il devait par conséquent se légitimer comme tel. Bien que Gottsched s'en réclamât encore au milieu du XVIII^e siècle, la référence à l'érudition, relayée déjà par celle du génie, était devenue anachronique alors. Mais comment distinguer de ce fait le poète du savant? Il est vrai que cet aspect n'intéresse guère l'auteur, qui, s'appuyant sur l'image stéréotype chère au XIX^e siècle, les considère comme une unité indissociable.

Une place importante est accordée aux collections de portraits. Ce n'était pas seulement un phénomène allemand, puisqu'on en trouve un pendant en Angleterre avec le »Temple of Worthies«, mais apparemment le phénomène a été moins sensible en France, sans doute en raison de la concentration de la vie littéraire dans les salons parisiens. Tout comme la manie épistolaire, si caractéristique de la »Empfindsamkeit« des pays allemands, le portrait d'amis devait donner l'impression aux écrivains dispersés à travers l'Empire de ne pas être isolés. Pour sa collection de portraits d'amis, Gleim, répondant au besoin généré par la sensibilité, s'était encore limité aux auteurs; Ph. Reich, l'éditeur de Leipzig, avait par contre pris modèle sur la galerie de portraits réunis à l'Université; grâce à une conception plus large, il avait même admis dans sa collection le portrait de son employé, transcendant ainsi les classes sociales, comme le rappelle R. Kanz, qui outre ces deux collections, présente aussi celle de Strobel; en écho au patriotisme régional, cet éditeur munichois voulut rassembler une »Galerie denkwürdiger Baiern«. Certes, à l'époque il existait encore bien d'autres collections importantes, mais en commentant ces trois exemples représentatifs de leur temps, R. Kanz fait bien ressortir l'évolution du genre et du goût. En outre il explique les décorations de la bibliothèque de Wörlitz où, en prince éclairé, Léopold Friedrich voulut s'inspirer de la tradition du cabinet de lecture anglais et, grâce à des bustes d'empereurs romains et des portraits d'hommes illustres des temps modernes représentant toutes les disciplines, illustrer le dialogue entre les Anciens et les Modernes. Et naturellement R. Kanz cite comme exemple de l'idolâtrie le culte rendu à Lavater dans le fameux parc de Wörlitz.

Une importante partie de la présente étude est consacrée à la théorie du portrait. Parallèlement à la poétique, la discussion portait alors, outre sur la sémiotique du vêtement et sur la correspondance entre le corps et l'âme, interprétée à la lumière de la kalokagathie, sur le problème de la ressemblance, sur le choix de l'instantané ou du statique, sur l'individuation et enfin sur le rôle moral du portrait et l'idéalisation. A propos du peintre Baltasar Denner, recherché pour ses portraits très ressemblants et pour cela même affublé du sobriquet de »Porendenner«, R. Kranz rappelle que l'imitation servile commençait à ne plus être considérée comme de l'art. Et il n'oublie pas non plus d'évoquer le rôle de Winckelmann ni la polémique entre Lavater et Lichtenberg, à propos de la physiognomonie. En exaltant l'individualisme, le XVIII^e siècle n'accordait plus la même importance aux signes distinctifs du métier; c'était l'homme comme tel, son caractère qui devait intéresser. Mais en même temps la ressemblance fit place à une vue introspective, car l'époque était désireuse de saisir l'âme, ce qui contribua également à l'ennoblissement du portrait, tandis que dans le fameux tableau de »Goethe dans la campagne romaine«, interprété ici jusque dans les moindres détails, J. H. W. Tischbein chercha à valoriser le genre en le haussant au niveau de la peinture d'histoire. A la fin du siècle, ce n'est plus la noblesse du sang qui confère de la dignité au portrait, c'est la noblesse du mérite ou du cœur. Dans l'épilogue, l'auteur évoque quelques aspects de l'histoire de l'idole et

rappelle que, si pour l'Aufklärung, l'idolâtrie, considérée comme proche de la superstition, prit une connotation négative, elle retrouva de l'importance avec le culte que la sensibilité voua à l'amitié.

On ne sera sans doute pas toujours d'accord avec R. Kanz, ce qui, vu la richesse de la matière et de sa documentation, est au fond inévitable, mais il apporte une contribution très intéressante à un sujet souvent négligé. Il serait facile de compléter sa documentation et de citer d'autres exemples, mais l'auteur ne prétend pas présenter une histoire du genre; plus modestement il se contente de montrer des »Spurengänge«, les étapes d'une évolution représentée ici par des exemples significatifs.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Hermann Post, *Tagebuch seiner Reisen in den Jahren 1716–1718. Diarium itineris sui per Germaniam, Italiam, Helvetiam, Galliam & Belgium. Nach der Handschrift hg., eingeleitet und kommentiert von Hans-Wolf JÄGER. Mit einem Beitrag von Heikki SOLIN, Bremen (Ed. Temmen) 1993, 310 p. (Sammlung Denkwürdiger Reisen, 4).*

Le juriste Hermann Post (1693–1762) appartenait à une famille de riches commerçants de Brême, il fut le premier archiviste de la ville et d'autres hauts fonctionnaires seront recrutés parmi ses descendants. On peut consulter aujourd'hui sa dissertation (»de divinis imperatorum titulis«, Erfurt 1716) au »Bremisches Staatsarchiv« et dans la collection abritée par le »Max Planck Institut für Rechtsgeschichte« à Francfort/Main. Grand travailleur, savant collectionneur, il rédigea ensuite des publications qui illustrent l'étendue de sa culture, entre autres une histoire de l'évêché de Brême, des articles pour la revue de numismatique publiée par J. D. Köhler, une liste des particularités dialectales de Brême ainsi qu'un compte rendu de la traduction – due à Gottsched – de »Reinke de Vos«.

A l'issue de ses études universitaires, son père l'encouragea à entreprendre un »grand tour« en Europe. Hans-Wolf Jäger vient de publier la relation de ce voyage, que H. Post a écrite dès son retour et dont le manuscrit est déposé à la Bibliothèque universitaire de Brême. Si on le rapproche des travaux que R. Vierhaus a consacrés à l'élite bourgeoise cultivée, on peut affirmer que le texte de H. Post illustre – aussi bien que son destin – l'ascension sociale continue et régulière que pouvait connaître la bourgeoisie dans une ville libre. Dans son introduction, à la fois précise et d'une grande clarté, H.-W. Jäger observe judicieusement l'interférence qui se produit ici entre le genre du »voyage de formation« et celui du »voyage aristocratique«. Le père, Simon Post, mentionnera d'ailleurs la formation intellectuelle dont son fils a bénéficié ainsi que le mariage de ce dernier avec Rebecca von Line pour solliciter un anoblissement qui lui fut effectivement accordé en 1719.

Ce qui relève de la tradition des voyages aristocratiques, ce sont d'abord la durée, le trajet et les moyens de transport empruntés par ce jeune juriste. Il part le 10 octobre 1716 de Leipzig et revient le 24 février 1718 à Brême. Il a choisi avec soin son mentor, J. J. Maskow, qui a tout juste quatre ans de plus que lui et qui connaîtra plus tard une brillante carrière universitaire. Ils se déplacent le plus souvent dans des véhicules loués à titre individuel. Les descriptions les plus détaillées correspondent – comme chez d'autres voyageurs de la même génération, par exemple Loen ou Keyssler – aux séjours faits à Ratisbonne, Vienne, Salzbourg, Innsbruck, Venise (quinze jours, pendant le carnaval), Rome (un mois, bien entendu à Pâques), Naples, Florence et Bologne, Genève et Zurich, enfin Paris (plus de trois mois). Ses observations politiques sont concises mais on devine qu'elles concernent indirectement le statut de sa ville natale, cette dernière étant sans cesse appelée à fournir la preuve de ses droits à l'immédiateté, fort contestés par ses voisins (Suède, Danemark, Oldenbourg et surtout Hanovre, auquel le Danemark venait de céder ses droits en 1715). En outre, il est reçu par d'éminents juristes qui l'introduisent dans les milieux diplomatiques et lui commentent le fonctionnement de la Diète